

CHAPITRE IV

Deux cent trente chariots mexicains sur la place de la Vera Cruz. — Arrivée des premières troupes. — Précautions contre la fièvre jaune. — La Tejeria. — L'avant-garde du corps de Lorencez arrive à la Soledad. — Le général Almonte. — Illusions du général de Lorencez et du colonel Valazé. — Réponse de Juarez au débarquement des proscrits. — L'armée se prépare à exécuter la convention de la Soledad. — Exécution du général Robles.

Dès que le chef d'état-major de l'amiral eut rempli sa mission, il repartit pour Tehuacan. Son entretien avec le général de Lorencez avait laissé ce dernier sous une impression des plus pénibles. Ce n'est pas que le général partageât les appréhensions de l'amiral au sujet de l'état du Mexique et de la situation particulière de Juarez, auquel pourtant, — il faut le reconnaître, — la présence des troupes étrangères avait déjà rallié des généraux, hier encore ennemis jurés du président; non, le général et le colonel Valazé, son chef d'état-major, en relations journalières avec M. Dubois de Saligny, avaient naturellement fini par épouser ses idées politiques et par être con-

vaincus que l'amiral s'exagérait les difficultés que le corps expéditionnaire rencontrerait dans une marche sur Mexico. Ce qui inquiétait le général de Lorencez, c'était la retraite que l'amiral paraissait décidé à effectuer pour se conformer à la convention de la Soledad, dans le cas où les relations avec le gouvernement mexicain seraient rompues. Il songeait avec effroi aux conséquences désastreuses que pouvait entraîner la réunion du corps expéditionnaire dans les terres chaudes, aux efforts, à la perte de temps, aux sacrifices en hommes que nous coûterait la conquête du terrain et des positions qui seraient abandonnées.

Mais à chaque jour son œuvre : l'heure présente éveillait chez le général une préoccupation d'une autre nature et certainement des plus fondées, car il s'agissait des *moyens de transport*.

Pas plus que les premières colonnes après leur débarquement, nous n'arrivions à nous procurer des voitures et des mulets.

Malgré son habileté, son intelligence, son activité, malgré les offres d'argent les plus encourageantes, l'intendant Raoul en était arrivé presque à désespérer, lorsqu'un beau matin nous nous trouvâmes, comme par enchantement, en possession de deux cent trente chariots mexicains. C'est au général Saragoza, un de nos ennemis les plus résolus, que nous étions redevables de cette

aubaine. Le général avait, en effet, pris sur lui, après la convention de la Soledad, de laisser descendre sur la Vera Cruz les *arrieros* (propriétaires de ces chariots), auxquels Juarez, — en apprenant le débarquement des étrangers sur le sol mexicain, — avait enjoint de ne pas quitter les hauts plateaux. Ceux-ci, trop longtemps lésés dans leurs intérêts commerciaux par la mesure présidentielle, s'étaient hâtés de profiter de la levée de l'interdiction pour prendre le chemin des terres chaudes; et voilà comment l'intendance trouva sur la place de la Vera Cruz, le 10 mars, la solution inespérée de la question des transports.

Solidement établis sur quatre énormes roues, capables de porter trente-cinq à quarante quintaux, trainés par douze vigoureuses mules, ces *carros* vont nous être d'un secours inappréciable pendant toute la durée de la campagne. Dans notre marche sur Puebla ils porteront les vivres et une partie des munitions de la colonne de Lorenz : après la retraite, ils seront employés à faire le ravitaillement entre Orizaba et la Vera Cruz.

Il en est des joies comme des heureux de ce monde, dit un vieil adage, elles vont par deux. Hier, de l'occident, nous venait l'heureuse solution d'un inquiétant problème; aujourd'hui, le regard tourné vers l'orient, nous y découvrons

une joie nouvelle, — celle-ci plus émouvante, car elle nous vient de France. — Le 12 mars, l'aube en éclairant l'horizon signale à la vigie un bâtiment : le voilà qui approche; il porte les trois couleurs; il est français; bientôt son nom court de bouche en bouche : c'est le *Canada*.

A dix heures le bâtiment est au mouillage; à midi le premier détachement du 1^{er} bataillon de chasseurs à pied et deux sections du génie sont débarqués et installés dans leurs casernes.

Dès que les troupes arrivent, les mesures hygiéniques les plus sévères sont prescrites : les spiritueux sont interdits, les débits surveillés, les soldats consignés dans leurs quartiers pendant la grande chaleur du jour, et la retraite est sonnée de bonne heure.

Peut-être, cependant, ces précautions eussent-elles été impuissantes contre le fléau qui s'annonçait déjà par des coups foudroyants, si, prenant la résolution d'éloigner du foyer malsain toutes les troupes inutiles à la Vera Cruz, le général n'eût fait partir, dès le 15, pour la Tejeria, le premier détachement de chasseurs à pied.

La Tejeria sera leur premier gîte d'étape. Située à quatre lieues de la Vera Cruz, placée à la limite du chemin de fer qui la relie au port, en possession d'un magasin de subsistances créé par l'amiral et du seul puits existant dans un rayon

de quatre lieues, cette station de chemin de fer devait à ces considérations d'avoir fixé l'attention du commandement. A part cela, quelques têtes hideuses de caïmans émergeant de loin en loin au-dessus des marais qui encaissent la voie ferrée, un petit nombre de cases d'Indiens perdues dans un bouquet de bois avoisinant la gare, des bandes de gracieux flamants aux ailes rosées, ou de superbes perroquets auxquels la vue d'un pantalon rouge arrachait des cris de désespoir, voilà tout ce qui révélait la vie au milieu du calme malsain qui régnait en maître absolu sur ces parages. Du moins le pays, quoique plat et marécageux comme les abords de la Vera Cruz, offrait-il encore, à cette époque, l'avantage capital d'être en dehors de la sphère d'action de la fièvre jaune. Et puis, il n'était pas question de séjourner en cet endroit, mais bien d'y prendre les quelques heures de repos nécessaires pour se remettre en état de continuer les marches dans les terres chaudes.

Ainsi, les chasseurs qui viennent d'y être transportés pour l'heure de la soupe, ne verront pas lever le soleil sur le bivouac. Le jour les surprendra en marche sur la Pulga, qui est à seize kilomètres de la Tejeria, et, avant la grande chaleur, leurs tentes seront déjà dressées au gîte d'étape.



CAMPEMENT DE LA TEJERIA

(D'après dessin du colonel DARRAS.)

Le lendemain, 17, notre avant-garde aura mis seize nouveaux kilomètres de sable et de fournaise entre elle et la Pulga ; elle aura atteint la Soledad. Dans ce pueblo, auquel quatre cents mètres d'altitude donnent quelques garanties contre les miasmes environnants, elle pourra attendre les derniers détachements du bataillon de chasseurs et du génie. Au surplus, son attente sera de courte durée, car, le 17 mars, l'*Asmodée* débarque ces détachements qui sont mis en route dès le 19.

Le général Almonte, arrivé au Mexique peu de temps après nous, obtint du général de Lorencez de monter avec cette colonne vers la région des terres tempérées. L'ancien aide de camp de Santa Anna était porteur d'une lettre autographe de Napoléon III qui témoignait de l'importance que l'Empereur attachait à la présence de ce personnage au Mexique et du désir de Sa Majesté qu'il fût traité avec tous les égards. Le général Almonte devait prendre le titre de chef suprême de la nation, jusqu'au jour où les puissances alliées auraient établi à Mexico un gouvernement fort et conforme aux vœux du pays.

Malheureusement, l'Empereur avait compté sans l'énergie de Juarez, sans l'opinion vraie du Mexique, et sans l'entente qui se faisait entre le général Prim et sir Ch. Wyke, dont le concours allait